

Texte  

ECLAIRAGES mercredi 15 juin 2011

Patricio Guzmán, force de gravité

Propos recueillis par Thierry Jobin



Patricio Guzmán: «Gratter la terre, comme toutes les choses de la mémoire, est un danger potentiel pour la stabilité et les transitions politiques.»

(archives - © Denis rouvre / Corbis Outlines)

> Rencontre Le cinéaste de la mémoire chilienne signe un chef-d'œuvre: «Nostalgie de la lumière»

> Un film qui est comme l'équivalent documentaire de «2001: l'Odyssée de l'espace»

> La création de l'Univers y dialogue avec les civilisations millénaires, la naissance de l'industrialisation et les victimes de Pinochet

Depuis près d'un demi-siècle, Patricio Guzmán, né en 1941 à Santiago du Chili, documente la mémoire de son pays: des premiers essais (La Tortura y otras formas de diálogo, 1967) au plus récent Salvador Allende(2004), sans oublier sa trilogie La Bataille du Chili (1975-1979). Un an après sa présentation à Cannes,, son sublime dernier film sort enfin: Nostalgie de la lumière (lire critique p. 30), réflexion vertigineuse née dans le désert d'Atacama, à 3000 mètres d'altitude.

Cette «parcelle de la planète Mars sur la planète Terre» est mondialement connue pour ses observatoires qui réunissent les astronomes du monde entier. Il se trouve que l'entourage immédiat des télescopes pointés sur les origines de l'Univers fourmille également d'historiens intéressés par les vestiges des débuts de l'industrialisation, d'archéologues et paléontologues qui recherchent les traces de civilisations millénaires, mais aussi de quelques femmes qui fouillent toujours le sable en quête de restes de leurs parents, fils et maris disparus durant la dictature de Pinochet. Un lieu de mémoire dans tous les sens du terme. Un lieu qui n'attendait qu'un grand cinéaste.

Le Temps: Comment, avec une matière si riche, êtes-vous arrivé au titre «Nostalgie de la lumière»?

Patricio Guzmán: Comme toute chose artistique, je dirais: par hasard. J'ai consacré pas mal d'années au scénario de ce film. J'ai passé beaucoup de temps dans le désert d'Atacama. J'ai tissé patiemment un lien cohérent entre les momies, l'archéologie, la cosmologie, bref: tous ces éléments extraordinaires qui cohabitent sur ce même lieu. Durant cette période de recherche, un ami m'a rendu visite pour me raconter sa rencontre avec un astronome français très connu, Michel Cassé, professeur à l'Institut d'astrophysique de Paris qui a écrit, dans les années 1980, un livre intitulé Nostalgie de la lumière. Il s'agissait d'un livre technique: l'astronomie d'un point de vue mathématique. Mais avec un titre formidablement poétique. Nous avons donc rencontré ce monsieur à l'Observatoire d'Atacama. Il se trouve qu'il n'appartient pas au type d'astronomes qui sont plutôt fermés, mais à celui constitué de scientifiques qui aiment partager leur passion en passant par la poésie, l'évocation religieuse ou la philosophie.

– Est-ce une approche nouvelle?

– Tout à fait. Dans les années 1980, c'était presque inimaginable. Aujourd'hui, beaucoup d'astronomes cherchent à communiquer l'amplitude de l'Univers, y compris par des biais proches de la mystique. Au terme de notre discussion, Michel Cassé m'a dit: «Prends mon titre, Patricio: c'est mon cadeau.» Cette complicité et cette générosité soudaines entre un scientifique et un artiste m'ont beaucoup ému.

– Aviez-vous des connaissances en astronomie?

– Absolument. C'est ma passion. J'avais, depuis longtemps, le désir de connaître l'Observatoire d'Atacama et ses activités. Et j'ai obtenu le permis pour visiter et surtout tourner partout. Ça n'a pas été facile: ils n'aiment pas être dérangés et étaient très soucieux quant à la nature de mon film. J'avais évidemment de grandes difficultés à l'expliquer sans avoir vu le potentiel que l'Observatoire m'offrirait. J'ai donc dû revenir avec un schéma plus précis et je me suis longuement concentré sur l'archéologie, ainsi que sur les rencontres avec ces femmes qui cherchent leurs disparus dans le désert. Ça aussi, ce n'était pas évident. Dans les années 1980, elles étaient populaires au Chili, notamment parce qu'elles étaient une bonne centaine. Aujourd'hui, elles ne sont plus que 12. Et deux seulement sont actives et y croient encore. Ce sont les plus radicales, les plus obstinées, mais elles sont à présent marginalisées. C'est pourtant grâce à elles, notamment, que j'ai pu écrire les premiers

paragraphes. L'ensemble de l'écriture, et la recherche d'une logique, entre guillemets, m'a demandé trois années de labeur.

– Les pièces finalement filmées

et assemblées ressemblent-elles encore à ce scénario?

– C'est très mystérieux, ce qui se passe entre l'écrit et l'écran. Mais oui!

D'autant que, dès le début, je me savais en possession de pièces qui ne pouvaient que mener à un très bon film. J'étais conscient de son originalité aussi: on ne voit pas tous les jours un mélange entre cosmos et vie humaine. La preuve? Les chaînes de télévision que j'ai approchées m'ont regardé comme si j'étais devenu un peu fou.

– Ils ne vous connaissaient pas?

– Quand bien même, ça ne change rien, dès lors qu'il faut avancer de l'argent pour un film! Ils auraient préféré que je continue éternellement à faire des films sur la mémoire chilienne. Quand un réalisateur change, même très peu parce qu'il est aussi question de la mémoire chilienne dans Nostalgie de la lumière, de registre, ils prennent peur. Pour eux, un documentariste qui fait son premier film de fiction, c'est dangereux et même pire que le premier ouvrage d'un jeune qui vient tout juste de sortir d'une école. C'est absurde! Du coup, ma compagne, Renate Sachse, est devenue productrice pour trouver des fonds en France, en Allemagne et en Espagne.

– Le film dit qu'il y a comme

une volonté d'oubli ou d'amnésie

de la part d'une frange importante de la société chilienne. Était-ce, peut-être aussi, un tabou

pour les télévisions de votre pays?

– Je ne crois pas. Le problème de l'amnésie chilienne qui apparaît dans le film est, selon moi, une caractéristique de l'histoire collective. Ce qui a fait peur, vraiment, c'était le mélange entre cosmos, momies, veuves, ossements, astéroïdes, etc. Ils ne voyaient pas comment, avec tous ces éléments éminemment cinématographiques, je pouvais construire une histoire différente et parler de l'importance de la mémoire.

– Le désert d'Atacama possède pourtant une force métaphorique hors du commun. D'autres artistes avant vous, écrivains ou autres, avaient-ils déjà exploré ces liens?

– Non. Personne n'avait pensé à rapprocher les découvertes d'exoplanètes, par exemple, et celles, dont les journaux ne parlent plus d'ailleurs, d'ossements de victimes de Pinochet.

– Après vos précédents films,

on peut avoir le sentiment que «Nostalgie de la lumière» est

enfin l'œuvre qui vous permet

de relever la tête après des années d'oppression.

– Oui. C'est une renaissance. Je peux enfin voir dans l'espace et non plus ce qui est enfoui dans la terre. Au fond, le problème chilien est universel: c'est celui d'une amnésie générale face aux événements du XIXe siècle. Quand on touche à la mémoire chilienne, on touche aussi aux Espagnols, aux Français,

aux Turcs, etc.

– Une des veuves raconte que les ossements ressurgissent dans le désert parce que le soleil et la chaleur les blanchissent jusqu'à les faire briller. Comme si la mémoire ne pouvait pas se soustraire à la lumière.

– C'était merveilleux à filmer: ces restes enfouis scintillaient comme pour se rappeler au monde et dénoncer les exactions du régime Pinochet. Je pense que la mémoire possède une force de gravité. C'est une conviction qui n'a évidemment rien de scientifique. Un astronome m'a même dit que j'émettais là une «énonciation impossible». Sauf que tout revient toujours. C'est comme si l'humanité possédait, en son centre, un trou noir qui attire inexorablement tout ce qui s'est passé. J'ai coupé une scène, à la fin du film, où un astronome, rencontrant ces deux femmes en quête d'ossements, panique à l'idée de ce qu'il va bien pouvoir leur dire. Et elles aussi se demandaient quel sujet de conversation elles pourraient avoir avec lui. L'astronome a alors eu une idée géniale. Il s'est assis et il a dit: «Pour chercher vos disparus, il faut interroger la Lune. Parce que la Lune voit tout ce qui se passe sur Terre. Depuis des millions d'années, elle est là pour observer notre devenir. Demandez-lui où sont les corps.» Grâce à ce scientifique aux propos si peu scientifiques, l'émotion nous a tous submergés. Il a rendu le dialogue possible et l'apaisement qui a suivi est dans le film. C'est même une tonalité qui, je crois, a envahi le film tout entier.

öLire en page 30